

Le sport et le progrès de l'homme*

par José-Maria Cagigal**,

directeur de l'Éducation physique en Espagne,
directeur de l'Institut national d'éducation physique de Madrid



Le sport, cette entité multifonctionnelle qui touche actuellement à tant d'aspects de la vie humaine et de la société, est entré depuis quelques années dans le domaine des sciences, soit comme objet scientifique spécifique, soit comme variante significative des objets généraux des sciences. Aujourd'hui, on étudie le sport sous l'angle de la physiologie, de l'analyse du mouvement, de la biomécanique, du transfert éducatif, de la macrosociologie, de la dynamique de groupe, de la psychologie de l'apprentissage, de la psychologie de la personnalité, de l'histoire et sans doute de toutes les branches et de toutes les spécialités biologiques. Je ne prétends pas faire une liste de domaines scientifiques, mais seulement rappeler les aspects les plus significatifs de la science moderne du sport ou, si l'on ne veut pas admettre celle-ci comme telle, de l'attention que les sciences actuelles donnent au sport.

Le sport est entré également comme un objet dans le domaine de la culture en général: une « Société internationale de philosophie du sport » a même déjà été constituée au plus haut niveau de considération théorique.

La conséquence de cette ampleur de l'étude est que le sport commence à subir les conséquences de l'examen atomisé qu'on en fait. C'est pourquoi il est urgent de trouver les formules permettant d'arriver à une vue interdisciplinaire du sport. Je crois que c'est dans cette ligne qu'on peut comprendre le sens de cette invitation à étudier le sport à travers le prisme général du progrès de l'homme.

Il existe un progrès sportif indubitable. Les records qu'on établit aujourd'hui auraient paru un rêve il y a 30 ans.

En 1935, le fabuleux athlète noir américain Jesse Owens établissait en saut en longueur le record alors incroyable de 8,13 m. En 1968, aux Jeux Olympiques de Mexico Bob Beamon situait le record du monde à 8,90 mètres. Des records actuels féminins de natation sont meilleurs que les records masculins d'il y a 20 ans. Ainsi, le 1er septembre 1974, Rosa-Maria Kother, de la République Démocratique Allemande, établissait le record mondial des 100 m papillon en 1'01"88, meilleur que le «record» du monde de 1'02"1 que le Hongrois Gyorgy Tumpek avait établi dans la catégorie masculine le 20 novembre 1954. En novembre 1974 également, l'Allemande de l'Est Ulrike Richter égalait pratiquement avec 1'02"98 le record du monde masculin de l'Américain Oyakawa établi en 1954.

La dynamique des records continue sa marche. Il n'est pas aventureux d'affirmer qu'on battra des records du monde aux Jeux Olympiques de Montréal et nous ne savons pas si aux Jeux de Moscou de 1980, en athlétisme par exemple, un des records du monde actuels (à part celui du saut en longueur de Beamon) restera sur pied.

L'homme courra-t-il au XXe siècle le 100 m plat en 9 secondes? Sautera-t-il plus de 2 m 75?

Dans par exemple 50 ans, le sport aura-t-il servi à l'homme à être meilleur, à se sentir plus heureux? C'est-à-dire que nous ne savons pas sûrement si ce que nous appelons le «progrès sportif» est un vrai «progrès de l'homme».

Je ne vais pas présenter mon travail sous une forme systématique. Etant donné le caractère de dialogue ouvert dans lequel ce colloque a été organisé, je préfère présenter une série de suggestions centrées autour d'une problématique. On ne prétend pas résoudre des problèmes concrets dans ce symposium, mais, les questions ayant été posées, tenter ensuite de les résoudre par l'étude, le travail suivi et la planification, si tant est que ces problèmes puissent avoir une solution.

* Communication principale présentée au colloque international «Sport et progrès de l'homme», organisé par la Fédération Sportive et Gymnique du Travail — Paris — 21-24 mai 1975.

** Voir la présentation de l'auteur dans la « Revue Olympique » No 64-65, p. 119.

Comment le sport peut-il contribuer au progrès de l'homme contemporain?

Si nous voulions envisager une certaine étude systématique de ce sujet, nous devrions employer des centaines, des milliers de pages. La première question est celle-ci: en quoi consiste le progrès de l'homme? Il existe autant de réponses à cette question qu'il y a de conceptions philosophiques de l'homme.

En cherchant à simplifier, il peut paraître utile d'établir un point de départ où il existerait une coïncidence en partant des différentes conceptions de l'homme qui peuvent exister.

Puis, nous devons aborder le sujet du sport. Il existe un sport-compétition, un sport-résultat, un sport-hygiène, un sport-divertissement, un sport éducatif, un sport technique, un sport politique, un sport-dépassement de soi, un sport-spectacle, etc.

Auquel de ces sports devons-nous nous référer? L'un de ceux-ci est-il plus vrai que les autres? Et quel critère devons-nous choisir pour diagnostiquer la qualité et l'authenticité d'un sport éducatif, sociologique, philosophique, historico-philologique, populaire, socio-politique...?

Le sujet est immense, aussi immense que la problématique socio-humaine que notre sport a en face de lui.

1. Le progrès de l'homme face à la chimère

Dans un document préparatoire de ce « colloque international », on suggérait une manière ou une façon d'entendre le progrès de l'homme que je trouve très valable pour n'importe quelle conception philosophique: « progresser pour l'être humain, c'est, en définitive, tendre à se libérer de toutes les contraintes: contraintes du milieu physique, contraintes liées à l'organisation de la société, contraintes inhérentes aux lois organiques, non pour se soustraire à toutes ces lois objectives, mais pour mieux les maîtriser, donc maîtriser la nature, maîtriser les rapports sociaux, maîtriser son corps et savoir toujours mieux l'utiliser pour pouvoir déployer son activité créatrice, que ce soit dans son travail, dans ses loisirs, pour son seul bien-être immédiat, comme pour acquérir de nouvelles capacités et des pouvoirs nouveaux. »

Faire progresser l'homme, ce n'est pas le libérer de toutes les façons, mais faire qu'il



L'haltérophile suédois Lennart Däggren sautant de joie après avoir soulevé 200 kg aux Jeux Olympiques: cet extraordinaire document dû au photographe de l'Agence UPI Ernest Schworck a été désigné par un jury spécialisé comme « photographie sportive de l'année 1976 ».

soit capable de trouver la libérations dans la maîtrise.

Le concept de liberté est nécessairement associé à celui de la maturité du moi. Il n'est pas d'être moins libre que le névrotique et, à un degré supérieur, le psychotique. Ce sont les victimes de leur déséquilibre personnel, de leur fuite de la réalité, les esclaves de mécanismes de défense employés à des niveaux infantiles et assimilés comme apprentissage primordial. Ils fuient la réalité mais ils ne sont pas libres dans cette fuite. Ils sont esclaves du besoin incoercible d'échapper à l'angoisse en recourant à une conduite immature.

Je suis d'accord pour comprendre que le progrès de l'homme est primordialement associé au fait de la libération et de la liberté. Mais l'homme est un être primordiale-

ment limité: « par ses propres dimensions et ses incapacités physiques, par sa situation biologique, par ses conditionnements psychiques, par ses limitations culturelles, par son encadrement social nécessaire. L'homme ne peut voler comme un oiseau, ni vivre dans l'eau comme un poisson, ni parler avec une tribu d'aborigènes d'Australie s'il n'appartient pas à elle, ni comprendre toutes les sciences, ni expérimenter à la fois tous les romantismes... C'est un être qui vit « hic et nunc » — ici et maintenant. La vie actuelle de l'homme se résume en un seul point dans l'immense cosmos pluridimensionnel indiqué par les coordonnées complexes espace-temps. C'est la première condition angoissante de la vie de l'homme qui se fait, qui se vit, instant par instant, concentrée en une réalité et non pas en d'autres. Ainsi s'exprimait le poète:

*« ... mais partout où je vole en rêvant
je me trouve seul,
désireux d'unir la vie entière
et de pouvoir l'embrasser
mis cependant dans la petite
réalité de vivre. »*

Le premier principe pour que l'homme accède à un degré minimum de liberté et, par conséquent, de progrès, c'est l'acceptation de cette situation spatiale concrète, physique, psychique, culturelle, sociale, qui exclut les autres possibilités infinies qui ne sont pas réalisées en lui à chaque moment.

La première garantie de la liberté humaine est la capacité d'assumer sa situation et son existence. La relation directement proportionnelle entre la liberté et la capacité d'acceptation est l'équation fondamentale — très simple — pour le progrès de l'homme.

Ce réalisme sauveur met l'homme en condition de renoncer sereinement aux milliers d'autres situations et possibilités, au vol de l'aigle dans les rochers, à la liberté du pollen au printemps, à la chute de l'eau dans les cascades... et maintenant dans le dynamisme de la société, aux mille formes variées de vie que d'autres millions d'hommes réalisent à tout moment dans des lieux et des sociétés différents.

Ce réalisme n'est pas en lutte avec le rêve des poètes, des artistes, des idéologues. Les rêves sont intégrateurs — et par conséquent libérateurs — lorsqu'ils servent d'éléments d'équilibre au poids du monde réel ou de but ou de moteur pour l'action ou de refuge reconstituant, mais ils ne le sont pas quand ils interfèrent dans l'acceptation de la réalité, quand ils sont cause de la rupture de

l'homme avec lui-même. Les rêveurs ne sont pas toujours antiréalistes. Au contraire, de grandes réalisations dans l'histoire ont été faites par de grands rêveurs. Mais ils en ont été capables quand les rêves n'ont pas rompu leurs liens avec la réalité et l'ont même renforcée.

Cette acceptation de sa propre réalité et de celle d'autrui contient la capacité d'accepter des conflits, des frustrations.

L'acceptation mûre de soi-même est le point de départ pour accéder à une situation normale (celle-ci n'étant pas entendue dans son acception statistique de moyenne ou de médiocrité). On ne peut concevoir de progrès de l'homme qui ne conduirait pas celui-ci à une plus grande normalité, c'est-à-dire à une maturité équilibrée apte à tout degré d'éminence.

Il y a quelque temps, Wegrocki indiquait qu'il faudrait chercher la quintessence de l'« anormalité » dans la tendance à fuir les conflits et les frustrations, caractéristique de l'immaturité.

Un nouveau concept également difficile à préciser, celui de maturité, est apparu. Dans le domaine de la psychologie, il y a deux acceptations fondamentales du terme maturité: la relative et l'absolue.

On ne peut pas parler de liberté idoine d'une personne si celle-ci n'a pas atteint la maturité relative.

Tous ces termes: liberté, maturité, capacité d'adaptation, normalité (dans l'acceptation de fonctionnement excellent) ont une haute corrélation au niveau de la conduite personnelle.

L'homme mis au monde prend fondamentalement une des deux attitudes: ou affronter sa propre réalité et celle de son environnement ou les fuir. Il reste la variante de transformer l'environnement mais elle est seulement possible quand on connaît celui-ci et qu'on a assez de force pour le réaliser, ce qui s'acquiert seulement en partant d'un « affrontement » de la réalité.

Le principe de la félicité¹, de l'amélioration ou du progrès de l'homme se trouve dans le fait que celui-ci sait être bien où il lui revient de vivre: qu'il est adapté au système parce qu'il lui plaît ou en révolte contre lui parce qu'il considère qu'il n'est pas juste, mais non parce qu'il est incapable d'adaptation.

¹ Je fuirai désormais ce mot en raison de ses connotations utopiques.

Mais l'homme *apprend* à vivre d'une manière ou d'une autre. Cela dépend en partie de son hérédité génétique, mais surtout de la façon dont on l'aidera à être, à se trouver, dès facilités qu'on lui donnera, de l'amour ou de l'hostilité qu'il recevra dans ses premières expériences de vie en commun, de coexistence, etc. Nous arrivons au problème de savoir comment on doit aider l'enfant à apprendre à vivre; l'éternel problème de l'éducation à tous les échelons.

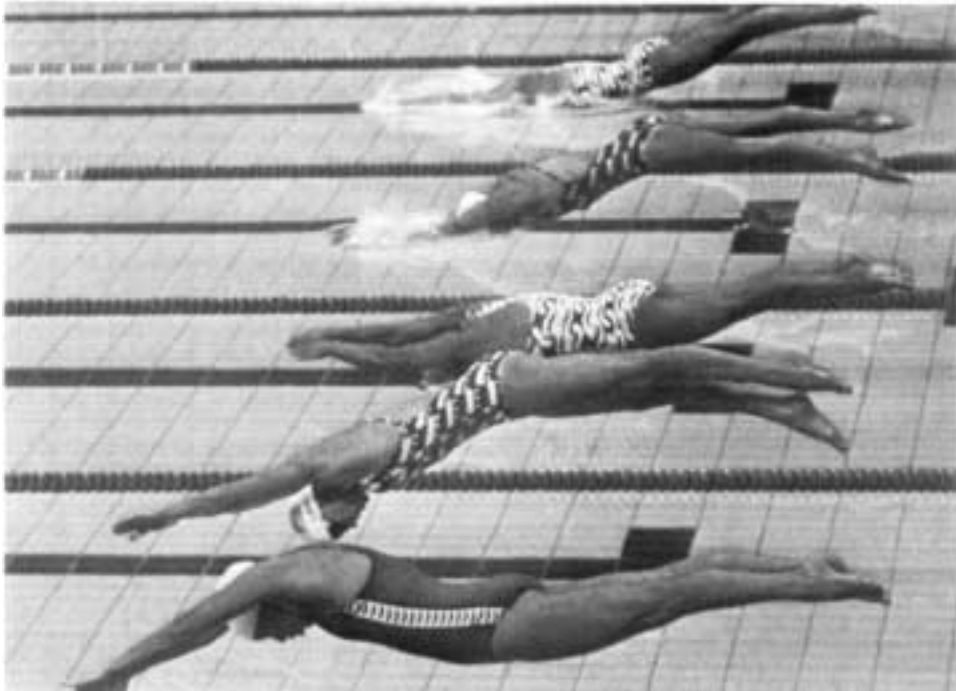
Ce sujet de l'éducation extrêmement vaste touche à tous les domaines de la vie. Il va nous intéresser ici à un niveau précis, celui de l'établissement d'habitudes de conduite qui pourront dériver de la pratique du sport.

Une condition primordiale pour penser à un homme mûr, libre, est d'établir les conditions nécessaires pour que se forme un « moi » robuste, qui ne soit pas établi sur les simples répressions du « lui », mais d'une telle condition que, les impulsions du « lui » étant acceptées et respectées, il ait fait un apprentissage pour ne pas être débordé par elles quand le principe d'adaptation à la réalité le demande: apte à l'instauration d'un équilibre entre les appétences et les contrôles.

La tâche primordiale doit se faire dans les premières années de la vie de l'enfant, l'époque de la constitution des « trames » (Rof Carballo), ou de la « relation primigène » (Neumann), ou de la « dépendance orale » (Alexander, M. Klein) ou de l'« état pré-objectal » (Spitz), ou de l'« assimilation cognitive » (Piaget) ou de la « marque » (*Prägung*) (Lorenz).

Comme le sujet qui nous réunit ici, le sport, n'est pas une tâche qui, celui-ci étant entendu spécifiquement, devra être établie dans les toutes premières années de la vie, je n'entre pas dans le problème concret et capital de l'établissement des environnements de base — famille, jardin d'enfants, etc. — favorables à la croissance robuste de la personne dès ses premières fondations sur l'équilibre maximum possible entre le « lui » — le « moi » et le « sur-moi ».

Mais la base de la personne étant déjà constituée, on ne doit pas mépriser les environnements éducatifs et sociaux en général qui entourent l'être humain à partir de sa seconde enfance, moins transcendants que ceux qui sont germinaux, mais hautement décisifs pour l'épanouissement définitif de nombreuses capacités humaines.



Parmi les divers éléments pour l'acceptation de sa propre réalité, je préfère maintenant considérer deux des plus essentiels de ceux-ci: la connaissance de la réalité (propre et étrangère) et l'auto-équilibre (ou auto-contrôle).

Quel rôle peut jouer le sport dans ce labour subtil?

2. Dans le sport

De même qu'en parlant du progrès ou de la liberté de l'homme, il a fallu envisager seulement quelque aspect ou quelque élément de ce progrès toujours partiel, si essentiel soit-il, ainsi en réfléchissant au sport, il faut s'en tenir à une des multiples réalités qu'il constitue dans le monde actuel.

Permettez-moi de présenter ici comme un cadre un schéma où se résume un examen du sport contemporain dans ses multiples fonctions, tel que je l'ai exposé au Congrès des sciences du sport de Moscou (nov. 1974).

Des trois vieux éléments constitutifs du sport — le jeu, l'exercice physique et la compétition — on est passé à la variété multifonctionnelle du sport de notre temps. Cette diversité des réalités humaines et sociales peut être résumée suivant deux grandes directions: d'un côté, ce que nous pouvons appeler le *sport-spectacle*, c'est-à-dire le sport qu'on demande en raison de sa condition de spectacle, progressivement organisé, étendu et déterminé par ces demandes. De l'autre, dans une autre direction, le sport *que l'on pratique*, avec ses caractéristiques — plus ou moins grandes — hygiéniques, éducatives, ludiques, meublant les loisirs, établissant des relations sociales spontanées, etc.².

Des deux grandes directions du sport de notre temps, je vais étudier ici la seconde, c'est-à-dire le sport-« praxis », la pratique du sport comme tel. Ce n'est pas que je sois partisan de mépriser l'autre, ni de la juger comme une dégénération du véritable sport, chose encore trop à la mode chez quelques hommes d'étude qui ne sont pas encore libérés des lieux communs du romantisme sportif. Je m'en tiens seulement à la seconde ligne pour des raisons de méthode et de brièveté. Et même dans cette ligne, je vais traiter seulement de la pratique du sport comme mode d'apprentissage possible de la connaissance de la réalité et comme moyen d'autocontrôle.

La captation de la réalité

Pour affronter la réalité et l'assumer, il faut la connaître.

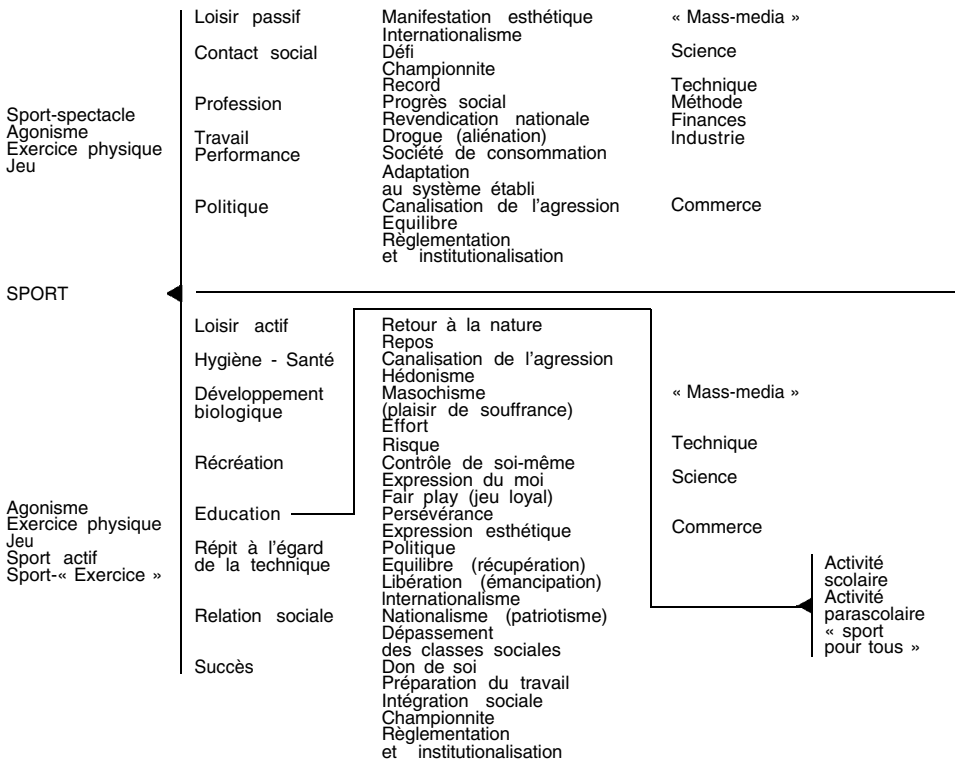
Toutes les règles, les méthodes qui collaborent à cette connaissance favorisent le progrès de l'homme.

Un axiome de sens commun, antérieur à toute science et à toute méthodologie, dit que la manière d'apprendre à vivre est simplement de vivre. Il y a beaucoup de vérité dans cet axiome en face des artifices excessifs et des complications de l'éducation. Comme le chien apprend à courir en courant et le canard à nager en nageant, l'homme doit apprendre à vivre en vivant. Et la culture n'est plus la pleine nature animale. La culture vient de modèles — instinctifs ou constitutionnels — de conduite. Partant du fait que l'homme est un être culturel et vit plongé dans une société culturelle, il est indispensable de lui enseigner la culture, de l'adapter à la culture. L'homme apprend de quelque manière à vivre sa propre animalité, mais il doit recevoir l'enseignement pour apprendre sa propre réalité culturelle et la réalité culturelle qui l'entoure.

Ainsi l'institution familiale, le jardin d'enfants, l'institution préscolaire, si libéraux et si respectueux soient-ils, élaborent des milliers de modèles, de patrons, de stéréotypes que l'enfant apprend. Ce monde complexe des modules du « moi idéal » élaborés dans les processus primitifs d'identification avec les parents constitue une partie importante de la personne, avec laquelle le monde des impulsions devra établir un équilibre pour constituer un « moi » adapté à sa propre réalité étrangère.

Au centre de la connaissance et de l'adaptation à la réalité se trouve ce dynamisme subtil et transcendantal concrétisé dans le rapport du « moi réel » et du « moi idéal », par leur acceptation mutuelle et leur convergence. Un « moi idéal » distant peut peut-être signifier un puissant stimulant qui peut conduire à la désertion, à la rupture. Le « moi idéal », merveilleux édifice dont nous rêvons, doit établir ses fondations sur le

² Dans le tableau ci-joint, que j'emprunte au travail « Eléments pour une théorie du sport », fait pour le Congrès de Moscou, on résume les situations, les fonctions, les valeurs, les conditionnements du sport de notre temps dans ces deux grandes tendances qui, comme des lignes divergentes, s'écartent de plus en plus l'une de l'autre en raison de leurs implications distinctes sociales, socio-économiques, socio-politiques, mais qui ne constituent pas des conduites humaines complètement différentes entitativement.



rocher solide de la réalité, assujéti à elle par le mortier de la fusion de base.

Le sujet des relations entre le moi réel et le moi idéal a été étudié et mesuré selon des terminologies diverses parmi lesquelles s'est diffusée celle qui est centrée sur le « niveau des aspirations ». Pour progresser dans la vie, il faut avoir des aspirations d'un haut niveau, mais pas trop haut car, en ce cas, il y a une discordance excessive entre lui et le niveau des réalisations. Une différence excessive produit une rupture et la permanence de cette rupture conduit au refuge du délire propre au paranoïaque ou au renoncement de l'individu déprimé. Ces sujets sont largement étudiés et on élabore des techniques pour la découverte concrète des niveaux.

Dans une société de concurrence comme celle où nous vivons, les niveaux des aspirations tendent à s'élever. Il en découle deux réactions de plus en plus fréquentes: a) la

divergence dont on a parlé plus haut entre le niveau des aspirations et la capacité réelle (avec une tendance frustrante ou délirante); b) l'inhibition, le renoncement à l'effort, à toute ambition, au progrès (avec une tendance à la marginalisation ou à l'auto-destruction).

C'est pourquoi il est nécessaire, quand on instaure une pédagogie, d'avoir d'une part, l'alimentation de bons niveaux, de favoriser la permanence d'un « moi idéal » vivant, actif, mais, surtout dans notre société, de faire apprentissage réaliste de sa propre capacité, de sa propre position personnelle.

J.M.C.

(à suivre)

